

l'espace de temps que dura en Israël la sécheresse miraculeuse demandée et obtenue par le prophète Elie¹.

II. La grande cité que S. Jean désigne par les noms mystiques de Sodome et d'Égypte, et où il dit que le Seigneur a été crucifié, II, 8, ne peut être Jérusalem. Jamais cette ville n'a été appelée la grande cité, η μεγάλη πολις. A l'époque où S. Jean écrivait, elle l'était moins que jamais. Cette cité opposé à la cité sainte, qui est l'Église, cette cité qui est à la fois une ville et un royaume, puisqu'on l'appelle indifféremment l'Égypte ou Sodome, c'est celle dont nous verrons plus loin la ruine, XVI, 19; XVII, 18; XVIII, 16, 19, 21, Rome, dont les citoyens étaient répandus par tout le monde, ou l'empire romain, dans l'enceinte duquel le Sauveur a été immolé, XI, 18², et où l'on continuait à torturer ses membres³:

Urbem fecisti quod prius orbis erat⁴.

III. Les deux témoins, μαρτυρες, qui prophétisent, tandis que la cité sainte est foulée aux pieds, c'est l'Église enseignante, c'est-à-dire les pasteurs et les ministres de l'Église. qui ne cessent de confesser et de prêcher la vérité. Ils sont deux, XI, 3, parce que Notre-Seigneur a voulu que ses prédicateurs ne fussent jamais isolés, et parce que, d'après la loi, pour faire autorité, il fallait au moins deux témoins⁵. La résurrection de ces deux témoins est la traduction en langage symbolique du mot de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum*. Ils sont comparés à des candélabres ou à des oliviers qui s'élèvent sous les yeux de Dieu, parce que les Pasteurs sont destinés à répandre la lumière et la ferveur dans l'Église. Bossuet entend par ces deux témoins les pasteurs et les fidèles, l'ordre ecclésiastique et l'ordre laïque, qui ont rivalisé d'ardeur pour confesser la foi.

On pourrait voir dans ce passage une allusion au retour

¹ Luc., IV, 25; Jac., V, 17. Cf. Euseb., *H. E.*, VIII. — ² Cf. Luc., XVIII, 32; S. Hieron., *In Jerem.*, XXXII. — ³ Euseb., *H. E.*, VIII, 3, 4. — ⁴ Rutilius Claud. Numatianus, *Itiner.* — ⁵ Matth., XVIII, 20; Luc., X, 1.

d'Énoch et d'Élie¹; mais ce serait méconnaître le caractère symbolique de l'Apocalypse de prétendre qu'il s'agit ici de deux personnages seulement. On ne dirait pas de deux hommes que leurs corps jonchent les places de la grande cité, nommée Sodome et l'Égypte, à la vue de toutes les nations du monde, XI, 9, 10².

IV. La femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, et dans le travail de l'enfantement, XII, 1, c'est l'Église. Le soleil dont elle est parée, c'est Notre-Seigneur, dont elle partage la gloire et dont elle fait rayonner la lumière dans le monde : *Quia superni luminis splendore protegitur, quasi sole vestitur*. Elle a la lune sous les pieds, pour montrer qu'elle domine toutes les agitations et les vicissitudes de ce monde : *Quia cuncta temporalia despicit, lunam sub pedibus premit*³. Sur sa tête est une couronne de douze étoiles, parce que sa gloire et son autorité lui viennent des douze Apôtres⁴. Elle est dans l'enfantement parce que, parmi tant de persécutions et de martyres, il faut qu'elle donne naissance à un peuple nouveau, le peuple chrétien, destiné à dominer sur les nations infidèles. Ce n'est pas sans de grands efforts et sans exciter les soulèvements de l'enfer qu'elle le mettra au monde. Elle sera forcée de se dérober bien des fois à la rage de Satan⁵; et sa prudence n'empêchera pas le démon d'entraîner dans le même abîme que lui un certain nombre de chrétiens et même de pasteurs⁶.

Les saints docteurs ont eu raison d'appliquer cet emblème à la sainte Vierge. Etant la reine de l'Église, Marie doit en posséder tous les dons et en partager toutes les prérogatives. On peut dire que l'idée de l'une et de l'autre se présente ici à la fois⁷.

¹ Matth., XVII, 11; Marc., IX, 11. Elias ante adventum Salvatoris judicis non immerito speratur esse venturus, quia etiam nunc vivere non immerito creditur. S. Aug., *de Civ. Dei*, XX, 29. — ² Cf. Esth., IX, 20-22. — ³ S. Greg., *Moral.*, XXXIV, 25. — ⁴ Apoc., I, 20. — ⁵ Matth., X, 16, 17, 23; *Supra*, n. 131. — ⁶ Apoc., XII, 3, 4. Cf. Luc., X, 18; Jud., 13; Apoc., I, 20. — ⁷ Cf. Gen., III, 14, 15; Apoc., XII, 9; S. Aug., *de Symb.*, Sermon. IV et V; S. Amb., *de Instit. Virg.*, XIV, 89; Newman, *Du culte de la sainte Vierge*, p. 67.

V. Quant à la bête ¹ ou au monstre aux sept têtes, qui sort de l'abîme ou de la mer et qui apparaît en tant d'endroits, XI, 4; XIII, 7, XIV, 9; XVI, 10; XVII, 3, c'est l'idolâtrie personnifiée dans Rome et ses empereurs, et exerçant sa tyrannie sur le monde, XVII, 15 ¹. On sait que Daniel a représenté les quatre empires sous une image semblable, VII, 3. La robe du léopard, les pieds de l'ours et la gueule du lion, que S. Jean remarque en cette bête, XIII, 2, signifient que Rome païenne réunit la ruse, la férocité et la force des trois monarchies, grecque, persane et babylonienne, auxquelles elle succède. S. Jean explique plus loin ce qu'il faut entendre par les sept têtes, XVII, 9, et les sept cornes qui s'élèvent de la bête, XVII, 12-14, 16, 17.

Au chapitre XIII, 11, il est question d'une autre bête qui sort un moment de la terre pour opérer des prestiges et faire adorer la bête principale. C'est la fausse sagesse ², la philosophie ou la théurgie qui vient au secours du paganisme et combat avec lui la religion de Jésus-Christ ³.

939. — Que signifie le nombre 666 donné pour celui en qui se personnifie la seconde bête du chapitre XIII ?

Les anciens aimaient à désigner les personnes par des caractères mystérieux et par des chiffres. Ce dernier mode de désignation était d'autant plus naturel parmi eux que chaque lettre avait sa valeur numérale. De là ces mots : « Son chiffre est 666, » c'est-à-dire on trouve en son nom

¹ Θηριον, *brutum, bestia*. Regnorum feritas atque crudelitas in Scripturis bestiarum nomine demonstratur. S. Hieron., *In Dan.*, VII. — ² Jac., III, 15. — ³ Suivant Bossuet, c'est Julien l'Apostat, faisant revivre la doctrine de Porphyre avec les décrets de Dioclétien. Il disait des livres des chrétiens : Legi, intellexi, condemnavi : Ανεγνω, εγνω, κατεγνω. Sozom., *H.*, V, 18. Lui-même proclame sa foi aux arts qu'il appelle saints, c'est-à-dire à la magie. S. Cyrill. Alex., *Cont. Julian.*, VI; et tous les auteurs, tant païens que chrétiens, assurent qu'il était gouverné par ses philosophes et ses devins. Amm. Marcell., xxv; S. Greg. Naz., *Orat. in Julian.* Il rendit la vie et la parole aux idoles, en faisant croire à leur puissance et en remettant en crédit leurs oracles. L'hostilité astucieuse de ce persécuteur ne fut pas moins redoutable pour l'Eglise que la violence ouverte de ses prédécesseurs. Cf. S. Aug., *de Civ. Dei.* XLVIII, LII, 2.

des lettres dont la valeur équivaut à ce chiffre, XIII, 18.

Une telle donnée suffit-elle pour préciser ce nom ? Evidemment elle est insuffisante, car il y a une foule de noms qui répondent à cette indication, par exemple Λατρινος, *Latinus*, l'empereur de Rome; Τειταν, *Titan*, (S. Iren. *Adv. hæres.*, I, v, c. 30); Αντιμος, *Honori contrarius*; Αλμπεις, *splendidus*; ο Νικητης, *Victor*; Αγνος αδικος, *Agnus nocens*; Κακος οδηγος, *malus dux*; Γενσηρικος, *Gentium seductor*, Genséric; Αποστατης, *Apostata*; Μωμετις, *Mahomet*; Ουλπιανος, *Ulpianus*, prénom de Trajan; Néron César, en hébreu; *Julianus Cesar*, *Antichristus* et *Diocles Augustus* en latin, etc. — Aussi plusieurs commentateurs ont-ils été conduits à dire que ce nombre n'a qu'une valeur mystique; que le nombre 6, symbole du jour de l'homme, indique l'imperfection, tandis que le chiffre 8, symbole du jour de Dieu, indique la perfection de l'éternité. D'où ils déduisent que 666, nombre de l'Antichrist, signifie l'imperfection radicale, comme 888, nombre de Jésus, signifie la perfection à la plus haute puissance.

940. — Que signifie ce verset : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati : virgines enim sunt*, XIV, 4-16 ?

Ce verset signifie : « Ce sont ceux qui sont restés purs, qui ne se sont pas souillés avec les prostituées. » Mais pour comprendre de quelle pureté il est question, il faut se rappeler ce que S. Jean désigne sous le nom de prostituées ¹, ce qu'il entend par fornication ², contre quelles séductions il veut prémunir les chrétiens ³, et de quel mensonge il cherche à leur inspirer l'horreur ⁴. Si l'on fait ces rapprochements, on reconnaîtra que l'Apôtre bien-aimé a ici en vue surtout la pureté de la foi, que les martyrs et les confesseurs ont su garder, en dépit de toutes les sollicitations et de toutes les épreuves. *Hi sunt primitiæ Deo et Agno* : ils sont pour le Seigneur comme les prémices de la récolte qu'il doit faire sur le champ de l'Eglise. *Virgines enim sunt* : ils sont vierges

¹ Apoc., XVII, 1, 6, 15, 16; XIV, 8; XVIII, 3, 9; XIX, 2. — ² Apoc., XIV, 8; VIII, 4; VIII, 3. — ³ Apoc., XVII, 4, 5; XIII, 14; XIX, 20. — ⁴ Apoc., XIV, 5; XXI, 27; XXII, 15. Cf. Rom., I, 25.

dans le sens que S. Paul avait en vue, en parlant des Corinthiens ¹.

Il ne faut pas conclure cependant que les prédicateurs aient tort d'appliquer ces paroles aux âmes chastes; car la pureté que S. Jean loue dans les martyrs comprend essentiellement la chasteté. Comme les idolâtres joignaient la luxure à la superstition, les chrétiens avaient une égale horreur pour ces deux vices, et faisaient profession d'aimer la pureté des mœurs par-dessus toutes choses, aussi bien que la pureté de la doctrine ². Et c'est pour montrer l'estime qu'il fait de la virginité que l'Esprit-Saint donne le nom de vierges aux âmes fidèles et amies de Dieu : *Profecto habebunt magnum aliquid præter cæteros in immortalitate*, dit S. Augustin, *qui habent aliquid jam non carnis in carne* ³.

V. Les Coupes, xv, xix.

Les sept rois qui se perdent ainsi que la bête qui règne avec eux. — Les dix rois qui servent la bête, puis se tournent contre elle. — La prostituée. — Chant funèbre et chant de joie sur la ruine de Babylone.

941. — Comment comprendre les versets 10-13 du chapitre xvii : *Reges septem sunt : quinque ceciderunt et alius nondum venit*, etc.?

Ces trois versets, i, 11-13, sont bien le passage le plus obscur du livre : l'auteur lui-même les donne pour une énigme, 9. On en place communément l'accomplissement au temps de Dioclétien, où l'on compta sept Césars à la fois. Est-il bien sûr néanmoins qu'il faille donner ici au nombre sept une précision mathématique, que ces sept rois doivent exister simultanément, qu'il ne puisse y avoir aucun inter-

¹ II Cor., xi, 2. Ce spectacle que S. Jean admira au ciel, nous l'avons constamment sur la terre : « Ecce Agnus et cum eo centum quatuor millia, xiv, 1, 4. » Du haut de son Eglise, Jésus-Christ domine le monde. Il le domine par sa vertu comme par sa grandeur, et toute l'élite de l'humanité, la multitude des saints est avec lui. Pas une vie sans tache, pas un modèle de perfection, pas un caractère éminent et surhumain qui ne lui appartienne. *Nemo sapiens, nemo major nisi christianus*. Tert., *de Præsc.*, 3. — ² Nam et proxime ad lenonem damnando christianam potius quam ad leonem confessi estis labem pudicitiae apud nos atrociorum omni morte reputari. Tert., *Apol.*, 50. — ³ S. Aug., *de Virg.*, n. 12; *de Civit. Dei*, i, 26-29. *Supra*, n. 531, 609.

valle entre leurs règnes? Cela ne nous semble pas incontestable. Quoi qu'il en soit, on peut traduire : « Rome aura sept princes, ou du moins sept de ces princes se distingueront entre tous par leur puissance et leur haine contre la religion. De ces sept, cinq sont tombés, le sixième règne, et le septième est encore à venir, mais il règnera peu de temps. Quant au huitième, il ne fait qu'un avec les sept; c'est comme le corps dont chacun d'eux est la tête. C'est le peuple, roi lui-même : il marche à sa perte comme ses empereurs. » En parlant ainsi, S. Jean se transporte suivant son habitude à l'époque dont il fait le tableau. C'est sans raison et contre toute vraisemblance que les rationalistes veulent qu'on applique ces paroles au temps où il écrivait, c'est-à-dire, selon eux, à l'époque de l'empereur Galba.

942. — Et les dix rois, mentionnés aux versets 12 et 16, quels sont-ils?

Ce sont les chefs des nations barbares ¹. Ces rois, ou ces puissances, *cornua*, n'avaient pas de royaume à l'origine : *Regnum nondum acceperunt*, xvii, 12. Presque tous commencèrent par servir l'empire, en qualité d'auxiliaires : *Virtutem suam bestix tradent*, 13. On les voit à la solde de Constance, de Valens, de Théodose, de Valentinien, qui les emploient à garder les frontières, à interdire l'entrée de l'empire à ceux qui voulaient les suivre, ix, 14; xvi, 12. A cette époque, ils professent le paganisme, comme les Romains, et ne sont pas moins qu'eux ennemis du nom chrétien : *Cum Agno pugnant... donec consummentur verba Dei*, xvii, 17. Mais bientôt ils changent de sentiments et de conduite. L'empire idolâtre leur devient odieux : *Odiunt fornicariam*, 16; ils tournent leurs armes contre lui, le dévastent, se forment des Etats de ses débris ². Puis, à mesure

¹ S. Iren., V, xxvi, 1. — ² Alunt sanctum quemdam monachum Alarico Romam properanti suasisse ut Urbi parceret, nec tantorum malorum auctor existeret. Cui Alaricus respondisse dicitur se non sponte hæc aggredi, sed quemdam sibi assidue molestum esse qui ipsum urgeat Romamque expugnare jubeat. Sozom., *H. E.*, ix, 6.

qu'ils prennent pied et qu'ils se fortifient, leurs mœurs s'adoucisent; ils se réconcilient avec le christianisme et se soumettent au joug de l'Agneau : *Agnus vincet eos*, xvii, 14, dit le Commentaire attribué à S. Ambroise, *quia scimus has gentes, præter paucas, jugum fidei christianæ jam suscepisse*. N'est-ce pas, en effet, dit Paul Orose, ce que nous admirons de tous côtés? Les Eglises d'Orient comme celles d'Occident sont remplies de barbares convertis : *Per Orientem et Occidentem, ecclesiæ Christi Hunnis, Vandalis et Burgundionibus, diversisque et innumeris credentium populis replentur*¹.

943. — Que représente la prostituée, xvii?

I. Le nom que cette prostituée porte sur le front, à la manière des courtisanes, indique qu'elle est une personnification, un symbole dont il faut saisir le sens : *mysterium*, xvii, 5. Or, la bête représentant l'empire idolâtre et persécuteur, la prostituée, qui est assise sur la bête, doit figurer la capitale de cet empire, Rome, centre du pouvoir et siège principal de l'idolâtrie, xvii, 3, 15, 18. En effet, chaque trait du tableau la désigne; et l'on peut dire que tout le monde aujourd'hui la reconnaît, même les protestants, dont un petit nombre seulement y voudraient voir la Rome des Papes, en substituant, dit Bossuet, une *adultère* à la courtisane que dépeint S. Jean².

II. Que cette prostituée représente une ville, S. Jean le dit expressément, xvii, 18. Bien plus, il ajoute que cette ville est la ville par excellence, la reine des villes, la grande cité : *η πολις η μεγαλη*, xvii, 5, 18; xviii, 2, 9, 16, 18, 19, 21³, qu'elle a sept montagnes et sept rois, xvii, 3, 7, 9, 11, qu'elle étend sa domination sur tous les peuples et sur tous les

¹ Oros., *Hist. univ.*, vii, 41. *Vexilla militum crucis insignia sunt. Hunni discunt psalterium. Scythiæ frigora fervent calore fidei. S. Hieron., Epist. ad Lact.*, cvii, 2. *Veniunt de sylvis, de deserto, de remotissimis et arduis montibus ad Ecclesiam. Credunt; consecrantur; clericos sibi ordinari exigunt.* S. Aug., *In Ps.* cxxxiv, 22. — ² *Préf. sur l'Apoc.*, 9. — ³ Cf. *Apoc.*, xi, 8; xvi, 19.

princes, xxii, 1, 2, 13, 15, 18; xviii, 3, 9⁴. — Une telle indication suffirait à elle seule; car Rome n'était pas désignée autrement à cette époque, et nulle autre ville n'a été désignée ainsi. *Urbis appellatione, etiamsi nomen proprium non adjiceretur, Romam tamen accipi receptum est*, dit Quintilien⁵.

Septem urbs alta jugis, toto quæ præsidet orbi.

PROPERT., III, II, 57.

Urbis quæ de septem totum circumspicit orbem

Montibus, imperii Roma Deumque locus.

OVID., *Trist.*, I, I, Eleg. 5.

Terrarum Dea gentiumque, Roma,

Cui par est nihil et nihil secundum.

MART., *Epig.*, XII, 8.

III. Cette grande ville est représentée comme le principal soutien de l'idolâtrie, comme une source d'erreurs et de dépravation pour l'univers entier, xvii, 1, 2; xviii, 9. Elle est pleine d'abominations et d'impuretés, c'est-à-dire d'idoles et de temples païens, xvii, 4, 5⁶. Elle est couverte d'inscriptions sacrilèges et blasphématoires, xvii, 8. C'est une nouvelle Babylone pour la tyrannie, aussi bien que pour l'orgueil, la puissance et l'impiété. Elle persécute le christianisme; elle s'enivre du sang des saints et des martyrs du Sauveur. Elle a fait périr des Apôtres et des prophètes, et tout le sang qui se verse dans le monde pour la cause de la vérité est répandu par elle, xvi, 6; xvii, 6, 7, 11, 21; xviii, 20, 24⁷. — Qui pourrait méconnaître à ces traits la Rome des empereurs? Nous avons déjà vu que les chrétiens la nommaient Babylone⁸. On l'appelait aussi Sodome ou l'Egypte, xi, 8⁹. Non contente de professer l'idolâtrie, elle s'attribuait à elle-même la divinité; elle se disait éternelle, et comme les empereurs vivants et morts, elle avait ses temples et ses autels : *In fronte*

⁴ Cf. *Is.*, xvii, 12. — ⁵ *Institut.*, vi, 3. Cf. Virgil., *Bucol.*, I, 20-26; *Georg.*, II, 505, 534; *Æneid.*, I, 5; VI, 782. — ⁶ Cf. *Matth.*, xxiv, 15. — ⁷ Cf. *Matth.*, xxiii, 35; S. Iren., IV, xxxiii, 9; Tert., *Apol.*, XIII, XL; *Ad Scap.*, III; Orig., *Cont. Cels.*, III, 15; *In Matth.*, n. 39; Euseb., *H. E.*, VIII, 4-13. — ⁸ I Pet., v, 13; Cf. *Apoc.*, xiv, 8; xx, 7, 8; Carm. Sybill., V, 142 158; IV *Esd.*, I, 1. — ⁹ Cf. *Jerem.*, xxiii, 14; *Ezech.*, xvii, 46; *Melito, Clavis*, 13.

meretricis scriptum est nomen blasphemiarum, id est, Romæ æternæ, dit S. Jérôme¹. On voit encore des médailles frappées sous Alexandre Sévère, qui portent cette inscription : *Romæ æternæ*, et qui représentent l'empereur sacrifiant au Capitole. Quant à sa cruauté envers les chrétiens, à ses persécutions, au nombre de ses victimes, les catacombes en sont un monument irrécusable :

Hic Petrus, hic Paulus proceres, hic martyres omnes,
Quos simul innumeros magnæ tenet ambitus Urbis.

S. PAULIN., *Nat. Carm.*, XI.

Quorum solus habet comperta vocabula Christus.

PRUDENT., *Hymn.* XI, de S. Hippol.

IV. Cette nouvelle Babylone devait tomber comme l'ancienne, pour ne jamais se relever, XVIII, 2, 21-23. Elle était destinée à être la proie de ceux qu'elle opprimait, XVII, 16, 17; XVIII, 6; à passer par le fer et par le feu, XVII, 16; XVIII, 8, 18, comme un criminel voué à un châtement divin, XVI, 1, 17; XVII, 3, 5; XVIII, 8, 24; XIX, 2, 20, et enfin, à être ruinée de fond en comble, XIV, 18; XVII, 2, 3; XIX, 3. Sa chute devait jeter par toute la terre l'effroi, la stupeur, la désolation, XVIII, 9-14; mais en même temps être le signal du triomphe de l'Eglise dans le monde entier, XIX, 1-6, 13-16. Les chrétiens échapperaient au châtement, comme ils avaient échappé à la corruption, XVIII, 4. — Il suffit d'avoir lu l'histoire du quatrième et du cinquième siècle pour reconnaître dans la ruine de Rome l'accomplissement de ces prédictions. Prise, pillée, saccagée quatre fois, par Alaric, roi des Goths (409), par Genséric, roi des Vandales (455), par Odoacre, roi des Hérules (466), par Totila, roi des Ostrogoths (546), la capitale de l'empire finit par disparaître sous ses débris. L'empire devint la proie des Barbares². Il ne resta de la popula-

¹ S. Hieron., *Epist.* cxxi, ad Algas., 11. — ² Saraceni Asiam absteruerunt, Vandali Africam sibi vindicaverunt, Gothi Hispaniam, Burgundiones Galliam, Franci Germaniam, Hunni Pannoniam; Ilani et Suevi multa loca depopulati sunt. Bereng., *Visio Apoc.*, v; Op. S. Amb. Magna pars romani orbis Judææ quondam similis est, quod absque ira Dei factum non putamus. S. Hieron., *In Is.*, c. VII, 21. Item *Præf. in*

tion de Rome qu'un petit nombre de chrétiens qui bâtirent une nouvelle cité, à la place et des ruines de l'ancienne¹.

V. Rien de plus étonnant que de semblables prédictions, publiées sous le règne de Domitien, au moment où l'on jurait par l'éternité de Rome, XIV, 6, 8, si ce n'est la précision avec laquelle on les a vues s'accomplir, trois siècles plus tard². « Qu'on dise encore, après cela, s'écrie Bossuet, qu'il n'y a pas de Providence, ni de prophéties! Pour moi, je trouve dans la révélation de S. Jean le caractère de toutes les autres prédictions prophétiques. Je m'y sens conduire insensiblement du plus obscur au plus clair, des idées les plus générales et les plus confuses aux plus nettes et aux plus distinctes. Surtout depuis le chapitre XI, on va de lumière en lumière. Quand on arrive par tous ces progrès au chapitre XVII, on croit voir les cieus ouverts et tout le secret de la destinée de Rome révélé. Ce n'est plus une prophétie, mais une histoire³. »

944. — La ruine de Rome suffit-elle pour justifier le chant funèbre du chapitre XVII et les cantiques d'allégresse du chapitre suivant?

La ruine de Rome, au point de vue de S. Jean, c'est la ruine de l'empire romain, de l'Etat le plus vaste, le plus ancien, le plus puissant et le plus acharné contre le christianisme. C'est la fin du monde païen : *In una urbe totus orbis interiit*⁴. Cet événement était bien plus frappant et devait avoir des conséquences bien plus importantes que la chute de Babylone et de Ninive⁵. Considéré deux siècles à l'avance du règne de Domitien, rien ne devait sembler plus étonnant,

Ezech.; *Epist.* cxxiii, 16, 17; S. Aug., *de Urbis excid.*; *Serm.* lxxxix, 9 et cv, 9, 10.

¹ Cf. La Chétardie, sur les ch. XVII et XVIII. — ² Dan., II, 34, 35; Matth., XXI, 44; Apoc., VII, 13-14; XIII, 10; XIV, 8, 15-20; XVI, 6, 17; XVIII, 10, 20, 21; XX, 2, 4, 5. Quis crederet ut totius orbis extructa victoriis Roma corrueret, ut ipsa suis populis mater fieret et sepulcrum, ut tota Orientis Ægypti et Africæ littora, olim dominatricis urbis servorum et ancillarum numero complerentur! S. Hieron., *In Ez.*, lib. III. — ³ Boss., *L'Apoc.*, ch. XVII, part. 2, fin. Cf. ch. III, Dessein de la prédiction de S. Jean. — ⁴ S. Hier., *Præf. in Ezech.* — ⁵ Cf. Is., XIII, XIV, XXI, XLVIII; Jerem., I, LI; Dan., II, IV, VIII.

plus grandiose, plus manifestement divin. Dans l'avenir, aucun fait ne devait avoir de plus heureux résultats. C'était l'entrée du christianisme dans la vie sociale ; c'était l'empire de la foi et de la sainteté qui allait succéder au règne du vice et de l'erreur ; c'était l'accomplissement littéral de la promesse la plus étonnante du Sauveur à ses Apôtres : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*¹.

Au reste, quand on ne songerait qu'à la ville même de Rome, il suffirait de lire ce que les historiens nous ont appris de son étendue, de sa population, de son luxe, de ses monuments, de ses œuvres d'art, pour reconnaître qu'il n'y a rien d'exagéré dans le tableau que S. Jean a tracé de sa ruine².

SECTION TROISIÈME.

FAITS QUI DOIVENT PRÉCÉDER IMMÉDIATEMENT LE DERNIER TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST ET DES SAINTS, XX-XXI.

Mille ans de paix et de bonheur pour l'Eglise. — La Jérusalem du ciel. — Adjuration de saint Jean à la fin de son livre.

945. — Comment faut-il entendre ce passage : *Ligavit dragonem per mille annos, etc., xx, 1* ?

Ce passage signifie qu'après le triomphe définitif du christianisme sur Rome idolâtre et sur les fausses divinités, Jésus-Christ règnera dans le monde avec son Evangile pendant une période de temps considérable, indiquée par le chiffre de mille années³. Mais la période désignée par ce chiffre rond n'est pas mesurée avec plus de précision que les périodes désignées par sept années, trois ans et demi, une semaine,

¹ Luc., XII, 33. Cf. Joan., XII, 32 ; XVI, 33 ; I Cor., XV, 25. *Christus vincit, regnat, imperat.* Jésus-Christ ne règne pas seulement sur les chrétiens : il règne même sur les peuples qui l'ignorent et sur les esprits qui lui sont les plus hostiles. Ses ennemis les plus opiniâtres subissent son ascendant. Ils souscrivent à sa doctrine ; ils défèrent à son esprit ; ils n'osent mépriser ses lois. Depuis quinze siècles, c'est le christianisme qui domine l'Europe, comme c'est l'Europe qui domine le monde. —

² Cf. Peignot, *Mélanges : Luxe* ; Gaume, *Les trois Romes* ; De Champagny, *Les Césars*, passim. — ³ Ce qui n'empêche pas M. Renan d'écrire : « L'Apocalypse, composée vers 68, fixe le terme de la fin du monde à trois ans et demi. » *Vie de Jésus*.

soixante-dix années ou semaines d'années⁴. On peut dire seulement qu'elle sera beaucoup plus longue. Durant cette période, il ne sera pas donné à l'enfer de restaurer le culte des idoles, et les martyrs, associés au culte de Jésus-Christ, sembleront sortir de leur tombe pour reprendre sur la terre une nouvelle vie.

Cette interprétation, adoptée par les meilleurs interprètes, est fondée sur de solides raisons. — 1° Prendre ces mots à la lettre, ce serait supposer une disparate dans le style de S. Jean et s'éloigner des explications reçues dès l'origine. Eusèbe nous apprend que dans le palais même de Constantin et sous son règne, on représentait le triomphe du Sauveur sur l'idolâtrie par une croix dressée et radieuse, au pied de laquelle le démon était écrasé ou enchaîné sous la forme d'un dragon⁵. — 2° Par la *seconde mort*, 14, 15, il est constant que S. Jean entend la damnation ou la perte éternelle de l'âme en enfer. On en doit conclure que la *première résurrection*, 5, celle qui préserve de la seconde mort, ne peut être que le règne spirituel des martyrs dans l'Eglise et la gloire de leur âme dans le ciel, et que la seconde résurrection doit être la résurrection des corps à la fin des temps. C'est dans le même sens métaphorique que le mot de résurrection a été pris plus haut, en parlant des deux témoins du Sauveur⁶. Du reste, il résulte clairement du commencement du chapitre xx que cette période d'un millier d'années doit précéder la résurrection générale, et non pas la suivre, comme le prétendent les Millénaires. *Cesset ergo mille annorum fabula*, dit S. Jérôme⁷.

946. — Pourrait-on entendre de l'Eglise de la terre la description que fait saint Jean de la Jérusalem nouvelle ?

S. Augustin rejette cette interprétation⁸, et la plupart des commentateurs suivent son sentiment. Il est certain que la

⁴ In Scriptura, millenarius numerus pro universitate solet intelligi. Hinc et per Joannem dicitur : Regnabunt cum illo mille annis. S. Greg., *Moral.*, IX, 3. — ² Euseb., *Vita Constant.*, III, 3. Cf. *H. E.*, IX, IX, X. — ³ Apoc., XI, 11, 12. Cf. VI, 9. — ⁴ Cf. Hieron., *In Dan.*, VII, 17. Cérinthe tirait de là son millénarisme. — ⁵ S. Aug., *de Civ. Dei*, XX, 19.

première idée qui se présente à la lecture de ce passage, n'est pas celle de l'Eglise militante. S. Jean vient de parler de la seconde résurrection et du jugement dernier. On doit s'attendre à ce qu'il montre le ciel comme le lieu où l'Eglise va partager le repos et la gloire de son époux pour l'éternité. Le tableau qu'il trace répond en effet à cette idée. Les principaux traits ont déjà servi à l'auteur pour peindre le séjour des élus et leur béatitude, II, 7 et XXII, 1 ; II, 26 et III, 21 ; VII, 17 et XXI, 4, etc., et ils sembleraient outrés, si on les appliquait à l'état de l'Eglise ici-bas, XXI, 4, 22-27.

947. — Pourquoi ces menaces que fait saint Jean, en finissant, contre ceux qui porteraient atteinte à l'intégrité de son livre ?

Ces menaces sont inspirées à S. Jean par le désir de transmettre à l'Eglise, dans toute sa pureté, la Révélation qu'il a reçue du ciel. Si nos écrivains sacrés n'avaient pas à craindre qu'on leur ravit leurs écrits pour se les approprier¹, ils étaient plus exposés que d'autres à les voir altérés ou tronqués par l'artifice des hérétiques². *Marcio evangelium interpolando fecit suum*, dit Tertullien³. Cette sorte de fraude était d'autant plus facile que les manuscrits se transcrivaient loin des yeux de l'auteur et que les exemplaires devaient se multiplier assez lentement. S. Jean crut donc utile de témoigner publiquement de quelle importance il était que son livre ne fût pas altéré, et d'exciter à cet égard la vigilance des fidèles. S. Irénée a fait de même à la fin de son traité *De Octonario*⁴, et Eusèbe au début de sa *Chronique*⁵.

On peut remarquer qu'aux derniers versets de son Evangile, le même Apôtre a fait aussi un retour sur son œuvre, mais par un autre sentiment, pour en attester une dernière fois l'exactitude et l'authenticité⁶.

¹ Προς τους προφητας τους κλεπτοντας τους λογους μου. Jer., XXIII, 30. *Supra*, n. 505, 304; *Prælect. juris canon. Sem. S. Sulp.*, t. II, n. 473. —
² Cf. II Thess., II, 2. — ³ Tert., *Cont. Marc.*, IV, 1. — ⁴ Euseb., *H. E.*, V, 20; S. Hier., *de Vir. illust.*, 35. — ⁵ Gerson, *de Laud. script.*, Cons. VI, — ⁶ Joan., XXI, 24, 25.

QUESTIONS RÉTROSPECTIVES.

Beautés de l'Apocalypse. — Sens allégoriques dans le Nouveau Testament. — Saint Jean voyait-il toute la portée de ce qu'il écrivait? — D'où vient qu'il reproduit les termes, les images, le style des anciens prophètes? — Instructions qui ressortent de ce livre. — Epoque de la fin du monde.

948. — Le livre de l'Apocalypse est-il digne de son titre et de l'auteur du quatrième Evangile ?

On trouve dans ce livre les beautés les plus admirables et les instructions les plus précieuses.

I. On y voit annoncé dans un langage figuré, mais intelligible et toujours frappant, le triomphe du Sauveur et de son Eglise, le châtement de leurs ennemis et une suite d'événements propres à soutenir le courage des chrétiens. Les tableaux qui s'y succèdent sont dignes de l'Apôtre qui les décrit et du Sauveur qui l'inspire. On peut lire là-dessus Bossuet, celui de tous les commentateurs qui en a le mieux saisi la pensée¹, et D. Calmet, qui a profité de son travail. « Quand j'ai commencé à m'occuper de l'Apocalypse, dit ce dernier interprète, je n'étais nullement prévenu en sa faveur. Je la considérais comme une énigme dont l'explication est impossible, à moins d'une révélation particulière. Je regardais les commentateurs qui ont entrepris de l'expliquer comme des hommes fascinés, qui s'avançaient à travers les ténèbres. Mais en examinant avec soin cet ouvrage, j'y ai remarqué des beautés comparables à ce qu'il y a de plus grand et de plus pompeux dans les prophéties de Daniel, de Jérémie et d'Ezéchiel. J'ai admiré l'ordre, l'enchaînement, le choix des faits, la lumière répandue à propos sur certains endroits, une infinité d'allusions à ce qu'il y a de plus magnifique dans les Prophètes et à ce qui se pratiquait de plus imposant dans le temple. Le récit y est soutenu, vif, varié, intéressant. Je n'ai vu nulle part de poésie plus animée. Quand on a une fois saisi le fil du récit, il vous semble lire une histoire écrite en figures et embellie par tous les ornements de la poésie. » Les rationalistes enchérissent encore sur ces éloges. Seulement, ils ne

¹ *Préf. sur l'Apoc.*

veulent voir dans l'ouvrage qu'un poëme, et la seule inspiration qu'ils y reconnaissent est l'inspiration poétique.

II. Nulle part les grandes vérités morales, l'importance du salut, la vanité des grandeurs du monde, le domaine souverain de Dieu, la rigueur de ses jugements, la réalité de la vie future, l'alternative inévitable d'un bonheur ou d'un malheur sans fin, ne sont exprimés d'une manière plus saisissante. Aussi n'est-il pas de lecture plus propre à donner à l'âme le mépris des choses de la terre, la crainte de Dieu, le désir du ciel, l'amour des grandes vertus, du détachement, de la fermeté, de la patience, du sacrifice, du zèle. Plus on s'en nourrit, plus on conçoit de respect pour la majesté divine, d'horreur pour l'impiété, de reconnaissance pour Notre-Seigneur, de confiance en sa providence, d'admiration pour les martyrs et pour les saints. Plus on se pénètre de ces vérités : que les élus sont toujours dans la main de Dieu, que leurs afflictions sont des épreuves destinées à accroître leurs mérites, que la malice de leurs ennemis ne saurait nuire par elle-même à leurs vrais intérêts, et qu'enfin il n'y a pour l'âme qu'un seul bien à désirer, l'amour du Sauveur en ce monde et son royaume éternel en l'autre. VII, 12.

949. — Y a-t-il des figures et des allégories dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien?

Un certain nombre d'auteurs, tout en reconnaissant dans le Nouveau Testament des sens moraux et des sens anagogiques, parce que les auteurs sacrés eux-mêmes en indiquent des exemples¹, prétendent qu'il ne peut y avoir d'autres sens spirituels; ils excluent par conséquent le sens allégorique. Leur raison est que le Nouveau Testament n'a pas été établi, comme l'Ancien, pour préparer et annoncer un ordre de choses plus parfait, qui lui doit succéder. Mais cette preuve laisse à désirer, et la conséquence paraît plus étendue que le principe. Sans doute, le Nouveau Testament étant définitif, ne contient pas, comme l'Ancien, un système de

¹ I Cor., xv, 20; Phil., II, 21; Heb., VI, 6; XIII, 13.

figures et d'allégories annonçant pour l'avenir un autre Testament plus parfait; mais qu'est-ce qui peut empêcher qu'il se trouve dans sa partie historique des faits significatifs, relatifs à l'avenir, et qu'on sache devoir se reproduire? Qu'est-ce qui empêche, par conséquent, que ce qui est dit de ces faits dans un sens littéral ne s'applique indirectement, ou dans un sens spirituel, à d'autres faits analogues et subséquents dont les premiers seraient destinés à donner l'idée et à présager la venue? Par exemple, pourquoi la ruine de Jérusalem et celle de Rome ne seraient-elles pas, aussi bien que la ruine de Babylone, la figure de la fin du monde? Pourquoi n'appliquerait-on pas à ce dernier objet, dans un sens spirituel, ce que dit Notre-Seigneur en S. Matthieu, chapitre XXIV, et ce que S. Jean annonce dans l'Apocalypse? Nous avons signalé dans la vie du Sauveur un certain nombre de faits, comme ayant une signification de ce genre : la pêche miraculeuse, la tempête apaisée, la multiplication des pains, les résurrections¹. Nous pouvons y joindre le don des langues au jour de la Pentecôte². Rien de plus facile que de confirmer nos interprétations par le témoignage des Pères et des Docteurs³.

950. — Saint Jean a-t-il eu dans l'esprit tous les sens que l'Esprit saint avait en vue et qu'il a exprimés dans l'Apocalypse?

Les écrivains sacrés n'étaient pas de simples instruments ou des organes purement passifs dans la main de Dieu⁴. Ce qu'ils ont écrit, ils ont voulu l'écrire; ils l'ont écrit pour le faire connaître : ils l'ont donc connu et compris eux-mêmes; ils voyaient au moins le principal sens de leurs paroles, leur signification la plus directe. En voyaient-ils aussi les sens spirituels, les sens éloignés et mystérieux? Le fait est moins

¹ *Supra*, n. 216, 217, 220, 235. — ² *Supra*, n. 492. — ³ *Ea quæ ad litteram de ipso Christo capite dicuntur, exponi possunt et allegorice, referendo ad corpus ejus mysticum, et moraliter, referendo ad actus nostros, et anagogice, in quantum in Christo est nobis iter gloriæ demonstratum. S. Thom., Quodl., VII, a. 15, ad 5. — ⁴ Intelligebant et sciebant quæ prophetabant. S. Hieron., In Isai., Prol.*